

Clan sans destin

L'escale de Kaveh Bakhtiari

Serge Abiaad

Numéro 164, octobre–novembre 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70459ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abiaad, S. (2013). Clan sans destin / *L'escale de Kaveh Bakhtiari*. *24 images*, (164), 25–25.

L'escale de Kaveh Bakhtiari

Clan sans destin

par Serge Abiaad

Kaveh Bakhtiari s'apprêtait à se rendre en Grèce pour y présenter un court métrage de fiction quand il apprend que son cousin, exilé iranien qui vient de purger trois mois de prison pour immigration illégale, s'y trouve aussi. Le réalisateur décline l'invitation du festival et s'installe avec Mohsen et d'autres clandestins dans un vieux pressing transformé en refuge dans les alentours d'Athènes. Il y restera une année, enfermé avec eux, s'imposant la même discipline : peu de sorties, pas de mises en danger, évitant ainsi d'éveiller les soupçons sur ces miraculés qui avaient déjà bravé la noyade, le froid, la faim. Avec une petite caméra numérique il se faufile, l'air de rien. Un touriste.

Le générique d'ouverture nous informe que Mohsen n'est plus en vie. Cette information jette une ombre sinistre sur tout ce qui suit, alors que nous observons la camaraderie et le danger qui unissent Mohsen et ses amis sous le toit fourni par Amir, un trentenaire, lui-même immigré, à la recherche d'une destination plus accueillante ailleurs en Europe. La position géographique de la Grèce et ses vastes côtes bordées d'îles ont longtemps été un point d'arrêt naturel pour les voyageurs du Moyen-Orient en quête d'une vie meilleure, avec la conséquence qu'ils sont devenus une des préoccupations politiques majeures au cours des dernières années. Mais Bakhtiari choisit plutôt d'examiner, et avec raison, les coûts humains de la situation. Les séquences alternent entre la maison d'accueil officieuse d'Amir et les incursions citadines où le cinéaste accompagne ses hôtes, dominés par la peur viscérale d'attirer l'attention des autorités.

L'escale nous paraît, un an plus tard, comme le versant documentaire de *La pirogue* de Moussa Touré, et renvoie du coup aux chaînes d'information européennes qui relaient hebdomadairement des histoires dramatiques sur les nombreux points de passage entre l'Afrique et l'Europe, là où des hommes et des femmes misent leur vie dans l'espoir de trouver, de l'autre côté de la mer, un nouveau lieu où vivre en paix. Dans leur traversée, des milliers d'entre eux meurent chaque année de noyade, d'hypothermie ou de faim, et les journaux télévisés ne rendent compte de l'ampleur de la crise qu'à travers des images dépersonnalisées et stéréotypées, greffées à des statistiques ahurissantes. Le terme « immigrants illégaux », si souvent brandi comme arme de persuasion politique, a pris au fil des ans une connotation négative doublée d'un discours péremptoire sur les présumés dangers qu'encourt la sécurité nationale des pays européens.



*[...] on ne regarde
jamais les personnages
depuis une vitre,
on se sent entièrement
et sans cesse avec eux...*

Le film du cinéaste sénégalais portait un regard juste, nécessaire et humaniste sur la question. *L'escale*, lui, n'est pas un film *sur* mais *avec* des gens, qui cristallise l'absurdité de leur situation précaire en nous faisant ressentir par les tripes l'expérience de la clandestinité, et cela à travers des rebondissements imprévus qui donnent au film une dimension fictive surprenante. D'abord parce que de vrais personnages émergent et que leurs histoires conduisent vers un certain dénouement : quelques-uns arrivent à passer la frontière en se transformant physiquement, un autre, usé par l'attente interminable, renonce et retourne en Iran, un autre encore parvient à obtenir les papiers nécessaires au moyen d'une grève de la faim... Ensuite parce que la schizophrénie des situations, qui passent de la comédie au drame, de confrontations à l'apaisement, de l'espoir à la mort donne souvent l'impression que la réalité rattrape ici la fiction.

Il y a aussi le fait que l'on ne regarde jamais les personnages depuis une vitre, que l'on se sent entièrement et sans cesse avec eux, grâce au regard immersif de Bakhtiari qui, lorsqu'il rejoint la fiction, n'est qu'illusion : une illusion qui est ici réalité. Le cinéaste est libre, mais il se dérobe à sa liberté pour servir son propos, quand bien même sa présence en tant que témoin ne peut que rappeler à ses frères d'âme les conditions de réclusion qu'ils subissent. Ces postures éthiques et esthétiques nous plongent jusqu'à l'asphyxie au sein d'une étonnante famille recomposée. Nous sommes avec eux, de leur côté, dans leur clandestinité.

L'escale rend palpable l'intensité extraordinaire des liens qui se nouent à l'intérieur d'un huis clos à la fois chaleureux et mortifère, nous rappelant que la supposée égalité des chances est pour plusieurs un couteau à double tranchant. ■

PRÉSENTÉ AU FNC